

Textes, corpus littéraires et nouveaux médias électroniques : quelques notes pour une histoire élargie de la littérature

Christian Allègre

Volume 36, numéro 2, 2000

Internet et littérature : nouveaux espaces d'écriture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/005252ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/005252ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Allègre, C. (2000). Textes, corpus littéraires et nouveaux médias électroniques : quelques notes pour une histoire élargie de la littérature. *Études françaises*, 36(2), 59–85. <https://doi.org/10.7202/005252ar>

Résumé de l'article

La révolution numérique a mis rétrospectivement le livre et l'imprimé en lumière comme des technologies de transmission culturelle. Mais de quoi sera faite la République des lettres de demain, alors que les corpus littéraires et les instruments de travail seront remédiatisés par l'ordinateur et les réseaux électroniques ? La théorie des hypertextes qui a connu un certain succès au début de la décennie vise un autre but et s'avère insuffisante pour aider à rendre compte du nouveau statut des textes dans l'économie du savoir. Cet article propose quelques jalons en vue d'une étude de la construction sociotechnique des corpus et des instruments du travail littéraire et suggère aux historiens de la littérature d'étendre leur domaine à ces nouvelles pratiques.

Textes, corpus littéraires et nouveaux médias électroniques :

quelques notes pour une histoire élargie
de la littérature

CHRISTIAN ALLÈGRE

Si les historiens et les critiques désirent un jour bâtir une image concrète et précise de ce qui est arrivé aux études littéraires au début du *xxi*^e siècle sous la pression des nouveaux médias électroniques, des réseaux de télécommunication globaux et devant le développement très rapide de la cybersphère, ils auront à examiner la médiation technique de nos textes, de nos corpus, et de nos instruments de travail (manuels, anthologies, recueils, dictionnaires, encyclopédies, etc.) et ils ne manqueront pas de remarquer qu'au sein des communautés spécialisées, les technologies auront dicté le choix des textes autant que le choix des textes aura dicté le recours à certaines technologies. Dans ce qui suit, je rappelle pourquoi cela est inévitable, comment a été pensée la médiation technique jusqu'ici et je suggère qu'une approche riche et prometteuse pour la comprendre pourrait consister en un élargissement des objets traditionnels de l'histoire littéraire, pour inclure ce que je nomme la *médiatisation* des textes par les nouveaux médias électroniques. À cette fin, je propose que nous nous inspirions des méthodes pratiquées dans les recherches en sociologie des sciences et de la technologie, en particulier de leur méthode systémique d'explication de l'émergence ou du succès des technologies par la « construction » institutionnelle et sociale et les rapports entre groupes d'intérêts.

Ce travail tente d'établir quelques jalons d'une vue de la littérature comme acte de communication. C'est le premier d'une réflexion en cours et d'un essai plus large à venir sur les études littéraires et l'enseignement de la littérature dans la société en réseaux.



Il y a quelque trente-cinq ans, au début des années 1960, l'idée s'imposa à quelques chercheurs que la culture pouvait être considérée et devait être étudiée comme un système d'actes de communication et de transmission, et que conséquemment les moyens utilisés pour effectuer ces communications et transmissions méritaient toute notre attention, dans la mesure où la teneur d'un message dépend, en partie au moins, du médium utilisé pour la transmission. Un professeur d'histoire grecque, Eric A. Havelock (Havelock, 1994)¹ voulut vérifier cette hypothèse dans le cas de la Grèce ancienne et ses travaux montrèrent comment l'adoption, à partir du VIII^e siècle av. J.-C., d'un système d'écriture radicalement nouveau mettant (potentiellement) la lecture à portée de tous, entraîna à terme l'apparition de deux nouveaux types de discours : celui de l'« histoire » et celui de la « philosophie », lesquels s'imposèrent en s'opposant à la poésie qui, jusque-là, avait réussi à garder le monopole dans le domaine de la transmission du mémorable. Havelock était arrivé à cette conclusion au terme de longues et patientes études ; il s'était appuyé sur ses prédécesseurs et en particulier sur l'article déclencheur de Milman Parry sur Homère, publié en français (Parry, 1928), où celui-ci avait démontré le caractère oral et improvisationnel des formules homériques.

À peu près au même moment, un autre professeur, de littérature anglaise, celui-là, spécialiste de Joyce, découvrait l'œuvre d'un des plus remarquables historiens canadiens, Harold A. Innis, qui avait publié en 1949 une étude intitulée *The Press, a Neglected Factor in the Economic History of the Twentieth Century* (Innis, 1949), puis proposé l'idée alors neuve de l'importance des médias dans la construction des empires (Innis, 1950) et celle, non moins neuve, que l'imprimé avait été l'une des principales causes de troubles internationaux et de mécompréhensions depuis le XVI^e siècle (Innis, 1951). Il avait pris connaissance aussi du grand-œuvre de Walter Ong sur Pierre de la Ramée (Ong, 1958). C'est de ces lectures que Marshall McLuhan, puisque c'est de lui qu'il s'agit, tira sa *Galaxie Gutenberg* en 1962, appelée au succès qu'on sait, puis *Pour comprendre les médias* en 1964. Dans sa thèse de doctorat, *The Mechanical Bride : Folklore of Industrial Man*, McLuhan avait montré, d'où sa réceptivité aux idées de Harold Innis et de Walter Ong, à partir d'une profu-

1. À cause de l'aspect « répertoire » de cet article, nous avons cru pertinent d'utiliser le système de notes à l'américaine lorsqu'il s'agit de références qui se retrouvent dans la bibliographie qui suit (NDLR).

sion d'exemples puisés dans la culture de masse, comment, même dans une société démocratique, l'opinion publique est manipulée par l'industrie et la publicité.

Les universitaires sont de deux sortes : il y a les défricheurs et il y a les chercheurs. McLuhan était un littéraire, et de la première sorte, un découvreur. Elizabeth Eisenstein, qui entreprit, dans les années 1970, de reprendre le sujet de *La galaxie Gutenberg* à nouveaux frais pour examiner comment l'imprimerie, en tant qu'instrument de communication, avait été un agent de changement (Eisenstein, 1979), fut ce chercheur qui, là où McLuhan était demeuré métaphorique et abstrait, apporta une moisson de preuves historiques concrètes. Eisenstein, qui s'appuyait sur l'œuvre maîtresse que, dès 1953, Lucien Febvre avait commandée à Henri-Jean Martin (Febvre & Martin, 1958), dit non sans morgue dans la bibliographie de la version abrégée de son grand ouvrage (Eisenstein, 1983; trad. fr. 1991) que *La galaxie Gutenberg* est une « mosaïque bizarre » de citations destinées à stimuler la réflexion sur les effets de l'imprimerie. Et c'est exactement ce que ce livre fit, mais il le fit une fois pour toutes.

McLuhan mourut en 1980 et les années 1980, tout en faisant le lent apprentissage de la micro-informatique, s'empressèrent d'enterrer sous le silence et les accusations de « laxisme² » ce trouble-fête, ce provocateur, cet « explorateur » comme il se nommait lui-même, qui eut le culot de faire entrer de force la culture populaire dans la culture tout court. Loin cependant d'être oublié, le nom de McLuhan revient en force depuis quelques années au point que je ne connais guère de livre récent publié depuis 1992 sur l'avenir de la culture à l'ère numérique et des nouveaux médias électroniques qui ne le cite. C'est là où nous en sommes. Nos médias ont une histoire technique et culturelle, qui est liée à l'histoire des textes, des œuvres et de nos objets de recherche traditionnels.

@

Pourquoi ce retour à McLuhan ? C'est, je crois, que la vieille et efficace formule de *Pour comprendre les médias*, « Le message est le médium » (ou l'inverse), nous hante³. Tout autour de nous, il n'est question que des

2. La dernière vient de Régis Debray, qui lui doit tant : « Histoire des quatre M », *Cahiers de médiologie*, n° 6, 1998, p. 13.

3. C'est au point que *HardWired*, branche « médias traditionnels » de *Wired Ventures Inc.*, éditeur de *Wired*, jusqu'à récemment le magazine phare de la cyberculture en Amérique du Nord a réédité en 1996 *The Medium is the Message: An Inventory of Effects* (1966), le

réseaux électroniques et de leurs promesses, de multimédia, d'hypermédia ; les oreilles nous bourdonnent de nouvelles technologies de l'information et de la communication, l'atmosphère bruit de l'accumulation et du mélange des nouveaux médias, de toutes sortes de remédialisations d'objets culturels que nous croyions stables ; nous sommes inquiets et voudrions bien savoir quelle sorte d'environnement ces nouveaux médias vont nous modeler, puisque nous savons que c'est inévitable, et ce qui va rester de la République des lettres que l'imprimerie a rendue possible et nous a léguée, et qui est au cœur de nos activités et de notre vie. Nous aimerions savoir comment nous allons travailler dans l'environnement de plus en plus médiatisé qui semble être la seule avenue devant nous. Nous savons que lentement mais sûrement ces nouveaux médias agissent, mais nous n'avons guère d'instruments pour mesurer leurs effets. Ce terme de « médium », sous lequel McLuhan rassemblait à la fois procédé de symbolisation, code de communication, support matériel d'inscription et de stockage, et dispositif d'enregistrement et de diffusion, est un terme très riche, beaucoup trop riche. Il n'en reste pas moins que nous comprenons que les technologies ne sont pas des canaux inertes, mais des processus actifs, et que leur influence, pour imperceptible qu'elle est, est déterminante. La fameuse phrase lancée par Valéry en 1919 : « Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles », a un pendant aujourd'hui qui pourrait être : « Nous autres civilisations de la fin du xx^e siècle, nous savons maintenant que nous sommes modélisables par nos technologies. »

@

Notre grande affaire, à nous autres littéraires ou chercheurs dans le domaine des humanités, quelquefois dans celui des sciences humaines, est d'exercer des pouvoirs d'analyse et de synthèse sur des textes, des corpus de textes et des connaissances connexes qui nous parviennent nécessairement médiatisés (qui n'existent pas, à proprement parler, indépendamment de leurs médias de transmission), et de transmettre ou retransmettre à notre tour. Nous devrions donc, en bonne logique, être intéressés au premier chef par les divers agents médiateurs de ces connaissances (dont nous faisons partie nous-mêmes, ainsi que nos ins-

fameux petit livre « produit », c'est-à-dire mis en scène par Jerome Agel, à partir de déclarations de McLuhan, et dont la mise en page par Quentin Fiore fit école dans les arts graphiques au tournant des années 1970.

tutions, mais à un autre niveau). Or, pour nous en tenir aux aspects matériels et techniques, qui sont ce qui m'intéresse ici, il apparaît plutôt que nous ayons confié la tâche de penser la médiation de nos objets de recherche à des spécialités et qu'elle se soit divisée en une multiplicité de branches du savoir auxquelles nous déléguons de nous renseigner. Certains s'intéressent au procédé de symbolisation (parole, écriture, image, son, forme numérique), d'autres au code social de communication (la langue), d'autres encore au support matériel d'inscription et de stockage (pierre, argile, papyrus, parchemin, papier, bande ou disque magnétique, écran ; et par suite rouleau, tablette, codex, livre, etc.) ; d'autres enfin au dispositif d'enregistrement, et de diffusion (manuscrit, imprimé, photo, télévision, informatique). Tout ce qu'on a accusé McLuhan de confondre. On aura vite fait en lisant ces mots de plaquer automatiquement les noms des sciences correspondantes qui parcellisent ce savoir de la médiation technique et que nous aurions fort à faire de rassembler. Aussi bien un tel effort n'est-il pas nécessaire. La médiation en elle-même n'est pas ce qu'il y a à comprendre. La médiation est le mode d'apparition⁴, et en tant que telle appartient à la métaphysique. Ce qui nous importe plutôt, c'est la *remédiation*, et la *remédiation* comme l'un des aspects du processus de constitution sociale des artefacts textuels.

La médiation matérielle est bien réelle, générale et inévitable, mais elle n'a rien à nous révéler, en quelque sorte, sinon qu'elle est toujours remédiation, puisque tout acte de médiation dépend d'autres actes de médiation⁵. Mais cette opération de la remédiation, qui s'effectue concrètement lors des opérations de transfert des contenus vers d'autres supports, opération de translation-traduction-conversion⁶ vers de nouveaux médiums, c'est-à-dire qui s'opère lors des changements de médias (autrement dit des remédiatisations), à savoir des opérations techniques bien pratiques et bien réelles, cette remédiation donc ne

4. On sait que Heidegger a défini la technique comme dévoilement « pro-ducteur », comme « pro-vocation » (*Heraus-fördern*) « interpellant », « ar-raisonnant » (*stellen*) la nature qui en se dévoilant est « commise » (*Ge-stell*) comme fonds. (« La question de la technique », dans *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 1958).

5. C'est précisément ce que Heidegger ne voit pas, pris qu'il est dans l'orbe de la métaphysique du *Gestell*, qui ne nous apprend rien sur l'instrumentalité à l'œuvre dans la médiation. Le texte récent le plus au point sur la médiation technique est dû à Bruno Latour : « On Technical Mediation : Philosophy, Sociology, Genealogy », *Common Knowledge*, vol. III, n° 2, automne 1994, p. 29-64.

6. En écrivant « translation-traduction-conversion », je désire laisser à penser que cette opération est parente de la traduction telle que Michel Serres l'entend dans *Hermès III : la traduction* (Paris, Minuit, 1974).

(re)produit jamais que le réel. De par ce fait, elle est capable aussi de le reformer, de le modeler, de l'orienter, par le jeu des contraintes techniques, à chacune des remédiatisations, celles-ci étant de plus opérées par des agents et des groupes sociaux avec leurs intérêts propres et leurs buts. C'est peut-être ce qui inquiète Régis Debray et motive ses recherches sur la médiologie⁷. C'est pourquoi en tous cas il est intéressant d'étudier le changement technologique d'un point de vue écosystémique. La question de la remédiation a été longuement traitée dans un article cosigné par Jay David Bolter et Richard Grusin (Bolter & Grusin, 1996), que ces auteurs ont développé en un livre complet qui porte ce titre : *Remediation* (Bolter & Grusin, 1999).

Pour un littéraire cependant, la question générale de la remédiation, c'est-à-dire finalement de la transmission d'un texte, d'un corpus, n'a rien de bien nouveau. Gustave Lanson nous a fait la leçon il y a un siècle : cela fait partie de la tâche de l'histoire littéraire que d'examiner le devenir des textes, que d'expliquer, outre le texte lui-même et sa « fabrique », comment un groupe choisit, consacre et se sert de ce texte, l'étudie, le fétichise ou non, le remédiate de diverses façons, et le transmet à son tour, etc. C'est le travail de l'historien. L'histoire littéraire comprend non seulement l'histoire des textes et l'analyse des œuvres, mais aussi l'évolution propre à une époque entre héritage du passé et innovation, celle de ses lectures, celle de sa critique, et la vie littéraire, c'est-à-dire les formes de sociabilité, les lieux et modes d'enseignement et de transfert, les lieux et les instances de consécration, les structures et les stratégies de diffusion, les institutions et les avant-gardes politico-littéraires, leurs guerres, leurs pactes, leurs rapports, et l'aventure des myriades d'invidus et de groupes sociaux qui gravitent autour, s'en nourrissent, y contribuent, et la font évoluer. Il suffit donc d'élargir un tant soit peu nos méthodes d'historiens de la littérature pour inclure la construction sociale de ces nouveaux artefacts techniques que sont les textes électroniques, les CD-ROM, les DVD et les pages Web. Cette façon de travailler n'est pas sans exemples : elle s'inspire de la méthode employée par Michel Serres dans la série *Hermès* (1969-1976), dans *Feux et signaux de brume* (1975), dans *Le parasite* (1980), dans *Genèse* (1982), entre autres. Les nouveaux historiens et sociologues des sciences et de la technologie, comme Isabelle Stengers, comme surtout Bruno Latour, ne travaillent pas autrement. Autour du phénomène

7. Voir notamment *Le pouvoir intellectuel en France* (Paris, Ramsay, 1979 ; coll. « Folio essais », 1986), en particulier « Éléments pour une histoire littéraire » (p. 93-203) et *Transmettre* (Paris, Odile Jacob, 1997).

technique, ils reconstruisent le contexte entier d'émergence. Latour écrit par exemple : « lorsque je décris la domestication des microbes par Pasteur, c'est la société du XIX^e que je mobilise et pas seulement la sémiotique des textes d'un grand homme ; lorsque je décris l'invention-découverte des peptides du cerveau, je parle bien des peptides eux-mêmes et non pas simplement de leur représentation au laboratoire du professeur Guillemin. Pourtant, il s'agit bien de rhétorique, de stratégie textuelle, d'écriture, de mise en scène, de sémiotique, mais d'une forme nouvelle qui embrasse à la fois sur la nature des choses et sur le contexte social, sans se réduire pourtant ni à l'une ni à l'autre⁸. » La méthode décrite ici par Latour n'est-elle pas la méthode même de l'histoire littéraire ? En s'adjudant l'histoire matérielle et la technologie en plus de ses domaines traditionnels, l'histoire littéraire ainsi conçue propose peut-être une conception un peu impériale de son rôle, mais elle se donne les moyens de comprendre adéquatement l'émergence et le statut des objets qu'elle étudie, qui sont son domaine propre⁹.



Il ne s'agit pas de déterminisme technologique, lorsque nous disons aujourd'hui que l'imprimerie comme technologie, que le livre comme médium de communication, ont rendu possibles les institutions par lesquelles nous vivons encore aujourd'hui, et qu'ils ont façonné notre univers mental. Les formes d'appropriation et de lecture, d'écriture, la notion d'auteur courante ou discutée aujourd'hui ont toutes leur généalogie ancrée dans la galaxie Gutenberg. Les livres sont cependant moins notre patrimoine que les textes qu'ils renferment. Or ces textes sont l'objet, à l'heure actuelle, d'une *remédiatisation* qui avance très vite. En généralisant rapidement, on pourrait dire que nos plus anciens textes sont passés du rouleau au *codex*, du *codex* au livre, au livre de poche, à la bande son ou vidéo ; ils passent maintenant au CD-ROM, au DVD, à la page Web, leur existence devient numérique. L'édition électronique est un domaine d'activité florissant et en plein essor. Quelques exemples suffiront à le montrer. Du côté des outils de travail, les Presses de l'Université Johns Hopkins publient *The Johns Hopkins Guide to Literary Theory & Criticism*¹⁰ sur le Web, et il est expliqué expressément

8. Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte, 1997, p. 12-13.

9. C'est d'ailleurs une conception et une méthode dans la droite ligne de l'École des Annales.

10. *The Johns Hopkins Guide to Literary Theory & Criticism*, édité par Michael Groden et Martin Kreiswirth, http://www.press.jhu.edu/books/hopkins_guide_to_literary_theory/ :

dès la page d'abonnement qu'au contraire d'un livre, ce service en ligne permettra les mises à jour, les ajouts, les refaçonnages périodiques, etc. Du côté des corpus, Chrétien de Troyes existe encodé en SGML (TEI) à l'Université Princeton (le projet *Charrette*) ; tout Rabelais, tout Montaigne sont offerts par les éditions Slatkine-Champion sous forme de CD-ROM, Montaigne en coédition avec *Bibliopolis*, le pionnier de l'édition électronique française¹¹, éditeur, entre autres, du *Corpus des œuvres de philosophie en langue française*, qui paraît imprimé chez Fayard ; Chadwick-Healey offre un Voltaire électronique qui contient tous les volumes parus de l'édition d'Oxford en cours, plus l'édition Moland de tous les autres ; le très riche catalogue de cette maison, qui a pris beaucoup d'avance dans le domaine de l'édition électronique, contient aussi l'édition de Weimar des *Œuvres* de Goethe, les *Œuvres* de Schiller et de très nombreux titres des littératures anglo-américaines. Au début de 1997, cette compagnie lança le site « Literature Online », ressource remarquable de 350 000 œuvres littéraires en langue anglaise et américaine¹². Le site, les études et les décisions qui ont mené à sa réalisation ont été décrits récemment dans un numéro spécial de la revue *Computers and the Humanities* sur l'édition électronique (Hall, 1998) ; il s'agit d'un maillage très astucieux et très puissant de CD-ROM qui étaient disponibles et consultables antérieurement, tous de très haute qualité, et le site Web contient en plus non seulement des outils de recherche et de navigation, mais des ouvrages de référence d'époque. C'est réellement une ressource unique en son genre¹³. Le tout est encodé en

« In contrast to a book, The Johns Hopkins Guide to Literary Theory & Criticism Online will have frequent modifications and updates. New images, new information, and new user tools will be continuously integrated into the online publication. Consequently, a subscription to the resource provides an uncomplicated mechanism for access, both for individuals and institutions. »

11. On peut se faire une idée de l'amplification récente de la remédiation en cours en visitant le site Web de *Librissimo.com*, librairie en ligne regroupant les éditeurs électroniques *Bibliopolis* (fournisseurs de la Bibliothèque nationale de France et de l'Agence bibliographique de l'enseignement supérieur) et sa branche littéraire, le *Catalogue des lettres*. Les textes publicitaires sont explicites, qu'on en juge : « Le Catalogue des lettres est une maison d'édition qui s'est donné pour objectif de porter au format électronique l'ensemble des humanités françaises des origines à 1920, en organisant ses publications autour des thèmes, des écoles et des courants qui ont traversé l'histoire de notre culture. » (<http://www.librissimo.com/>).

12. Voir l'éloquente page de publicité pour *Literature Online* dans les *Publications of the Modern Language Association (PMLA)*, vol. CXIV, n° 2, mars 1999, p. 295.

13. *Literature Online* aura, semble-t-il son pendant français, puisqu'on lit, toujours sur le site de *Librissimo.com* : « Fortement engagés dans la remise à disposition du patrimoine écrit, *Bibliopolis* et le *Catalogue des lettres* ont mis en œuvre une série de projets visant tous à faciliter l'accès de tous les publics à ce patrimoine. C'est ainsi qu'à côté de *Librissimo.com*, le groupe développe un serveur pédagogique de littérature à destination des professeurs et élèves de l'enseignement secondaire et supérieur, nommé *LiLi* (Littérature en ligne)... »

SGML¹⁴, la *lingua franca* de l'édition électronique scientifique, c'est-à-dire que les textes sont encodés, ou si l'on préfère « décrits », de façon à la fois précise et très sophistiquée selon un protocole établi par des chercheurs spécialistes de ces textes, sur la base de stratégies adaptées à l'analyse critique des textes. Grâce à cet encodage qui est un balisage (*tagging*), les corpus sont rendus accessibles à l'interrogation avec un très haut degré de granularité, c'est-à-dire de finesse et de profondeur dans le détail descriptif.

Ce ne sont là que quelques exemples qui viennent à l'esprit. Ils sont légion¹⁵. Nous en sommes au stade de l'accumulation de telles ressources électroniques. Étant donné leur prix, nos bibliothèques universitaires en sont habituellement les gardiennes. Mais ces exemples nous persuadent de la force économique que représentent l'édition électronique et le *World Wide Web*. Le point que je cherche à souligner est que ces textes, qu'ils soient récents ou anciens ou très anciens, ont changé de médium (à la fois de support matériel et de dispositif d'enregistrement et de stockage), ils ont été remédiatisés ; ils peuvent être encore lisibles comme livres, mais *encapsulés* dans un nouveau médium. L'*encapsulation* et la remédiatisation sont les deux modes courants d'intégration des nouvelles technologies dans nos corpus et nos outils de travail. Il serait d'ailleurs plus juste de dire que ce sont nos corpus et outils de travail qui se voient intégrés, *encapsulés*, dans les nouvelles technologies et les nouveaux médias, car ce sont les nouvelles technologies, plus que les corpus, autour desquelles une activité économique profitable est possible, autour desquelles se forment des équipes de travail munies de moyens (salaires, budgets, machines, logiciels, utilitaires et instrumentations diverses, programmes, systèmes de communication et de marketing, etc.). Il est trop tôt pour se faire une idée de ce que vont devenir les études littéraires à l'ère des réseaux et des nouveaux médias, d'ici disons dix ou quinze ans, mais une chose paraît certaine : ce sera pour une large part, parmi d'autres facteurs, le résultat des développements d'une activité galopante qui a cours en ce moment

14. SGML = *Structured Generalized Markup Language*. SGML est une famille de « langages » non de programmation, mais d'encodage ou de description des textes par marquage (*markup*), susceptibles de rendre compte de manière très fine des particularités textuelles, permettant ainsi des analyses et des recherches avancées. L'incarnation de SGML la plus importante pour les Humanités est la *Text encoding initiative* (TEI) : <<http://www.uic.edu/orgs/tei/index.html>>. Les langages HTML et XML adaptés au *World Wide Web* font partie de la famille SGML.

15. Parallèlement à ces opérations commerciales significatives, il existe de très nombreux projets universitaires et des entreprises individuelles ou collectives à caractère bénévole.

et qui se nomme édition électronique. Or l'une des caractéristiques centrales de l'édition électronique est de rendre nos corpus et instruments de travail disponibles sous forme d'hypertextes.

@

Le développement de l'édition électronique, des nouveaux médias et du multimédia sont des activités économiques récentes, qui n'ont pas encore fait l'objet de recherches systématiques. Ce sont des domaines qui n'intéressent, au demeurant, qu'un petit nombre de littéraires sur le plan de la recherche. Platoniciens en cela, nous préférons l'*épistémé* à la *tèkhné*. Sur le plan théorique, jusqu'à présent et récemment (années 1990), nous avons cependant eu une flambée d'intérêt autour des hypertextes, à partir de 1987, et qui a culminé en 1992 par la publication d'une première vague d'études. *Hypertext: The Convergence of Technology and Contemporary Critical Theory* de George Landow (Landow, 1992), *Writing Space: The Computer, Hypertext, and the History of Writing*, de Jay David Bolter (Bolter, 1992), *Literacy Online: The Promise (and Peril) of Reading and Writing with Computers*, de Myron Tuman (Tuman, 1992) ont paru en 1992. L'année suivante parurent *The Electronic Word: Technology, Democracy and the Arts* de Richard Lanham (Lanham, 1993), qui analyse plusieurs des positions des autres livres dans son chapitre 8, et *Word Perfect, Literacy in the Computer Age* de Myron Tuman (Tuman, 1993). Dans son petit livre très bien fait: *Hypertext: The Electronic Labyrinth* (Snyder, 1997), Ilana Snyder a résumé magnifiquement et critiqué les positions respectives de tous ces ouvrages et de quelques autres. Tous ces ouvrages¹⁶, malgré leurs différences, partagent deux points communs importants. Ils ont tous pour auteurs des universitaires enseignant dans le domaine des humanités, et tous voient dans le modèle hypertextuel la réalisation concrète de théories littéraires héritées du « poststructuralisme » français et de ce qu'on appelle aux États-Unis « Critical Theory ». Les noms qui reviennent le plus souvent sont Roland Barthes (*S/Z*) et Jacques Derrida (*Glas*, *La dissémination*, *De la grammatologie*, *La carte postale*), mais aussi Foucault dont on cite surtout la conférence de 1969 « Qu'est-ce qu'un auteur ?¹⁷ », texte fameux où

16. On en trouvera aussi quelques autres dans la bibliographie.

17. Michel Foucault, « Qu'est-ce qu'un auteur ? », dans *Dits et écrits*, vol. 1, Paris, Gallimard, 1994, p. 798-821. Richard Grusin, dans l'article qui a déclenché la réflexion qu'on lit ici, rappelle à quel point ce texte fut central pour les théoriciens américains de l'hypertexte : « What is an Electronic Author ? », *Configurations*, vol. II, n° 3, automne 1994, p. 469-483.

Foucault en appelait à la fin de l'auteur au profit de nappes discursives dont il n'était plus que l'« instaurateur ».

Je ne reprendrai pas la théorie de l'hypertexte dans les limites de cet article. Mais force nous est de reconnaître que comme modèle de texte électronique, l'hypertexte est effectivement riche en possibilités nouvelles : en reconfigurant les notions de texte, d'auteur, d'écriture, en reconfigurant la narration, c'est en fin de compte les études littéraires elles-mêmes qui peuvent être transformées. Et les auteurs mentionnés plus haut s'en sont donné à cœur joie sur ce plan. Ilana Snyder fait raison de leur « utopisme myope¹⁸ ». L'hypertexte permet en tous cas d'enseigner beaucoup plus facilement — par l'exemple — certains concepts de base de la théorie littéraire telle qu'on la concevait au tournant des années 1960-1970, et George Landow a raison de souligner la convergence « presque embarrassante¹⁹ » entre théorie et technologie. La fluidité du texte électronique, la facilité avec laquelle il peut être modifié, récrit, mis à jour, sa malléabilité, son « instabilité » par rapport au livre, sa facilité à s'atomiser, à se fragmenter en éléments constituants ne pouvaient que fasciner une génération dont la passion fut de déconstruire les lieux de pouvoir ou de maîtrise embusqués derrière les notions d'Auteur et de Texte. Par la multiplication des possibilités, des modes d'entrée et d'interaction, les hypertextes perdent leur identité propre, ils se fondent (se perdent ?) dans de vastes ensembles textuels interconnectés, parmi lesquels les lecteurs (visiteurs ?) peuvent circuler très facilement. Dans un tel ensemble, les lecteurs entrent soit grâce à un moteur de recherche, soit par une table des matières, soit en naviguant le long d'une arborescence, au moyen desquels ils effectuent des choix. De ce fait, ils n'ont plus aucune raison de commencer au début et de terminer à la fin, et en fait les hypertextes n'ont, en théorie du moins, ni début ni fin. Ils n'ont pas de fil narratif unique non plus. Le lecteur n'est pas guidé par les choix et les intérêts d'un auteur, mais par le sien propre. Ainsi le fil de liens qui le fait sauter de texte en texte, avec ses péripéties, n'appartient qu'à lui. De plus, dans un vrai système hypertextuel, le lecteur peut ajouter au texte. Avec le logiciel spécialisé *Intermedia*, par exemple, il était possible, grâce à des outils d'annotation, de créer des réponses, des dessins, des ajouts divers, à des textes

18. Ilana Snyder, *Hypertext, the Electronic Labyrinth*, New York, New York University Press, 1997, p. 103 et surtout p. 118-122.

19. George P. Landow, *Hypertext. The Convergence of Contemporary Critical Theory and Technology*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1992, p. 34 (*Hypertext 2.0*, rééd. 1997, p. 32).

déjà existants ; il n'était pas possible de modifier des textes déjà publiés, mais on pouvait ajouter ses propres liens, créant ainsi de nouvelles connexions, et agrandir le réseau. Un tel système adjugeait donc au lecteur certaines des fonctions traditionnellement réservées à l'auteur dans la culture imprimée. Remarquons au passage que le *World Wide Web* est un système hiérarchique plutôt qu'hypertextuel, comme l'a fait remarquer récemment avec raison un Michael Joyce plutôt amer (Joyce, 1998). Joyce est l'auteur de *Afternoon : a Story* (Eastgate Systems, 1987), le premier, le plus célèbre et le plus acclamé des hypertextes de fiction.

Enfin avec l'outil hypertextuel, c'est tout le modèle pédagogique traditionnel qui est invalidé : le canon, le curriculum classiques sont renversés ; l'hypertexte ne se prête pas au cours magistral, ne permet pas à un professeur d'imposer ses références, ni de « diriger » une discussion ; la figure d'autorité doit disparaître. L'hypertexte exige une pédagogie plus égalitaire, plus sophistiquée, dans laquelle la vieille distinction maître-élèves, professeur-étudiants n'ait plus à fonctionner.

Tel est le credo, rapidement esquissé, et aux différences individuelles près, de la théorie hypertextuelle. Le point sur lequel tous les théoriciens du texte électronique s'accordent, c'est la dématérialisation du texte par l'électronique, sa « désubstanciation ». Ce faisant, ils font ainsi l'impasse totale sur le contexte matériel et social de l'ordinateur (programmation, constituants matériels, logiciels, formations nécessaires, etc.), pourtant significatif, et sur le fonds matériel, économique et culturel sur lequel s'opère ladite « désubstanciation ».

Par ailleurs, l'hypertexte idéal dont il est question dans la théorie n'existe pas de manière significative. Il existe quelques hypertextes de fiction qui peuvent servir d'exemples, je citais celui de Michael Joyce, mais fondamentalement, l'hypertexte dont parle la théorie n'existe pas ; plus qu'un texte, c'est une façon d'approcher le texte. C'est une posture et un terme théoriques avant tout, qui incorporent un ensemble de caractéristiques postmodernes, mais dont il n'existe qu'un nombre infime d'incarnations pratiques. Les hypertextes de fiction existent en fort peu d'exemplaires, et sont encore expérimentaux²⁰. De plus, la théorie hypertextuelle a été élaborée à la grande époque de la micro-informatique, c'est-à-dire des stations de travail individuelles (1982-1992

20. Après une vogue entre 1987 et 1992, les hypertextes de fiction restent une production marginale. Pourtant ils ont leur amateurs et font l'objet d'un enseignement (Michael Joyce à Vassar College ; George Landow à Brown University ; Stuart Moulthrop à l'Université de Baltimore ; ou parfois dans un cours sur les « e-literacies », ou de « Communication Design », comme celui de Nancy Kaplan à la même université.

approximativement) qui n'étaient pas encore ou peu reliées par les réseaux électroniques ; or nous sommes maintenant dans l'ère des réseaux, dont l'idée centrale est que le réseau est l'ordinateur : les ressources sont distribuées sur le réseau, et accessibles en tout temps via le réseau. Cette notion collaborative, née avec les premières recherches du début des années 1960 sur le travail en temps partagé (*Time sharing computing*), a des racines qui plongent dans la culture des années 1960²¹ ; elle a abouti entre autres au protocole de communication d'Internet (TCP/IP²²), et au fur et à mesure que les vitesses de transfert s'accroissent²³, elle devient une réalité pratique qui s'acclimate lentement parmi les littéraires. Ses conséquences pragmatiques n'ont pas été prévues par la théorie hypertextuelle. Car il y a une grande différence entre les réseaux théoriques tels qu'entrevis par Barthes, Genette, Foucault et Derrida au cours des années 1970 comme nappes de discursivité entrant en rapport et en combinaison par ce qu'on a appelé l'intertextualité ou la transtextualité et leurs figures, et les réseaux de télécommunication où les textes désormais circulent. Les hypertextes sont peut-être dématérialisés si on les compare à la médiatisation précédente des textes par la technologie du livre, mais les réseaux sur lesquels ils circulent sont bien réels et bien matériels. Les techniciens des réseaux les appellent d'ailleurs négligemment des « tuyaux », et ces « tuyaux » coûtent très cher à faire fonctionner et à entretenir (câblage, fibre optique, aiguilleurs et commutateurs coûteux, personnel spécialisé à salaire élevé). La théorie hypertextuelle est marquée par une époque, dont les enjeux politiques et les visées utopiques ont aujourd'hui en partie disparu, et elle ne correspond pas à ce qui se passe autour de nous dans le monde : autour de nous ce sont les réseaux électroniques, les technologies de la communication, qui se développent à vive allure, dont le *Web* qui s'enrichit sans cesse de possibilités techniques nouvelles. George Landow et ses émules se sont servis, à l'époque glorieuse de la fin des années 1980, d'un logiciel spécialisé du nom d'*Intermedia* qui

21. Ainsi que dans la contre-culture des mêmes années 1960-1970. Voir mon article « L'Internet et la contre-culture », *Dire*, vol. V, n° 2, hiver 1996, où j'esquisse cette problématique.

22. Il faut noter que le caractère technique du système de documentation d'Internet, nommé *Requests for Comments* ou RFC, n'a pas empêché ses auteurs de rédiger parfois leurs commentaires en vers, principalement lors de dates importantes : *Arpawocky*, RFC 527, 1973 ; *Twas the Night before start-up*, RFC 968, 1985 ; *Act One — The Poems*, RFC 1121, 1989 ; et même *Remembrance of Things Past*, RFC 1300, 1992.

23. « Les capacités de transmission sont doublées tous les neuf mois, contre un doublement tous les dix-huit mois de la puissance des semi-conducteurs », *Le Monde*, 19 novembre 1999, p. 22.

fonctionnait sous Macintosh, et de *Storyspace*, fonctionnant lui aussi sous Macintosh et depuis peu sous Windows, autre logiciel maintenu en vie par une compagnie de gens dévoués du nom de Eastgate Systems. L'arrivée massive du *World Wide Web* entre 1992 et 1994, le succès technologique et commercial immédiat et phénoménal de ce mode de communication par réseau, représentent un défi de taille à la théorie du texte électronique.

Ce n'est pas à dire que l'analyse de l'impact de la numérisation sur les textes proposée par la théorie hypertextuelle est caduque. L'hypertexte brise les monolithes textuels, dissout les hiérarchies et l'ordonnance rigide de la pagination de l'imprimé. Et dans les hypertextes de fiction, c'est un résultat très intéressant. Mais quel en est le résultat dans la réalité pratique de l'étude ou de la lecture, et dans la recherche? À ma connaissance, cela n'a pas encore été analysé. Or il y a maintenant des hypertextes partout. L'édition électronique enrichit continuellement ses catalogues et nos bibliothèques. Chacun sait par exemple que fouiller dans la version papier d'une encyclopédie, et fouiller dans la version électronique sont deux expériences très différentes. Si l'on tente de lire un long article, par exemple, dans la version papier, le début et la fin de l'article sont très faciles à repérer grâce à la mise en page, qui contient d'autres repères, et d'autres articles. Dans la version électronique, même s'il y a des flèches pour indiquer la suite, ou pour revenir en arrière, on a du mal à savoir où l'on est dans sa lecture, surtout si l'on est arrivé à cet article à partir d'une recherche par mot-clé. On perd les autres repères, et les articles limitrophes. On y a gagné en spécificité, mais on y a perdu en contextualisation littéraire.

D'une manière générale, la translation du médium imprimé au médium électronique est une opération dont la complexité et les exigences cognitives et intellectuelles sont énormes, mal documentées, et n'ont encore fait l'objet que de peu de recherches. Cette translation d'un médium vers un autre ou remédiation exige une très soignée reconfiguration intellectuelle des contenus, qui doit être décidée à partir d'une compréhension à nouveaux frais de leur nature, de leur généalogie, de leur situation en contexte culturel, et des stratégies de lecture à prévoir; les contenus doivent être reclassifiés et réordonnés dans le système des connaissances aux fins d'une efficacité symbolique nouvelle exigée par le nouveau médium. Cette recompréhension en profondeur commande à son tour des reconfigurations techniques, qui demandent une familiarité avec tout un outillage technique, et suppose parfois des connaissances spécialisées en informatique. Et par

surcroît, cette recompréhension ne se fait pas dans un vacuum : elle se fait dans un contexte institutionnel, économique et social.

@

L'une des caractéristiques de la théorie hypertextuelle est de stéréotyper les notions d'auteur et de lecteur et d'exagérer les différences entre les textes imprimés et les textes électroniques. L'auteur, pour commencer par lui, y est figé dans l'image de Dieu. Cela est peut-être le résultat d'un fétichisme propre au domaine des Lettres, et ne remonte guère en France au-delà du « Sacre de l'écrivain » dans la seconde moitié du XVIII^e siècle²⁴. Dans les sciences humaines, et plus encore dans les sciences pures (où l'on aurait plutôt tendance à se débarrasser de l'écriture des résultats), l'auctorat est moins lié à l'autorité, surtout quand les auteurs sont multiples. D'autre part, il arrive fréquemment que les ouvrages de référence n'aient pas d'auteurs, mais des éditeurs et des centaines de contributeurs ou collaborateurs, du plus humble au plus savant. (Ces remarques ne nient nullement que la notion d'auteur ait par ailleurs partie liée avec la lutte des classes, la société industrielle, la division du travail, les rapports hiérarchiques, certaines idées sur la propriété intellectuelle, sans compter le rapport entre publication et avancement professionnel.)

Même situation concernant la lecture. La théorie hypertextuelle fait de la lecture une activité passive, solitaire, qui impose silence et discipline au lecteur. Une activité presque avilissante où un maître dicte à un esclave ce qu'il doit penser. Je ne connais aucun grand lecteur ou moyen lecteur qui corresponde à ce portrait, au contraire. Même chez les utilisateurs intensifs des instruments de l'âge électronique, s'absorber dans un livre, un roman ou un essai, peut être une source de plaisir, d'enrichissement, l'aube d'une nouvelle autonomie, d'un nouveau départ. Umberto Eco disait à peu près lors d'une conférence sur l'avenir du livre que, dans un roman, on est conquis par le sens du destin. Et de fait, la prose, du latin *prorsus* ou *prorsum* (en avant, en droite ligne, sans obstacle), guide le lecteur, l'emporte sur les rails du destin. Pourquoi regretter la non-intervention du lecteur dans le texte même de l'œuvre ? C'est seulement l'une des figures d'interaction possibles avec l'œuvre. Suivre le raisonnement de quelqu'un demeure le fond du dialogue. De toute façon, en tant que lecteurs et pas seulement lecteurs cultivés,

24. Paul Bénichou, *Le sacre de l'écrivain 1750-1830. Essai sur l'avènement d'un pouvoir spirituel laïque dans la France moderne*, Paris, José Corti, 1973.

nous participons à la construction narrative du roman, sans en changer un seul mot. Des circonstances provenant de notre propre environnement de normes historiques et sociales surgissent à la lecture et nous amènent à poser des jugements sur ce qui nous entoure. Il n'est que de s'asseoir dans un café étudiant en pleine session pour voir comment ceux-ci alternent entre lecture privée et lecture publique, discutent avec leurs voisins de ce qu'ils lisent ou de quelque aspect de leur vie souligné par leur lecture. On pourrait dire, après Wolfgang Iser, que la fiction sert de filtre à l'histoire²⁵.

Enfin, un texte électronique n'est pas seulement une mer de zéros et de uns, parfaitement fluide, malléable et aménageable. Il s'accompagne d'attributs multimédias (enluminures?) ou de fonctionnalités, qui sont souvent dans un rapport et même une dépendance bien plus étroits avec des logiciels ou des technologies spécifiques que le mot imprimé ne l'est par rapport à la page.

La théorie hypertextuelle présente donc certaines insuffisances quand on essaye de l'appliquer hors de la fiction littéraire à la situation courante de l'utilisation des textes, dans l'enseignement et la recherche et ailleurs. Et elle en a une dernière. Elle radicalise la différence entre le monde de l'imprimé, dans lequel nous sommes encore très largement immergés, et le monde des publications électroniques, de plus en plus nombreuses. Elle nous masque le fait qu'il y a une continuité entre les deux. La Galaxie Gutenberg dont, en 1962, Marshall McLuhan entrevoyait l'éclipse est loin d'avoir disparu. Et ce sont les conséquences de la constatation de cette continuité que j'aimerais commenter pour terminer cet article.

@

Si nous voulons être armés pour comprendre les transformations que les nouveaux médias ne vont pas manquer d'apporter dans nos objets, il faut étudier comment ces nouveaux médias fonctionnent. Pour nous autres littéraires, intéressés et soucieux de ce que vont devenir nos travaux et nos recherches, nos corpus et nos outils, la meilleure façon de comprendre ce fonctionnement est d'examiner l'interaction entre contenu et technologie.

Comment un artefact comme l'édition électronique de Rabelais ou de Montaigne chez Slatkine/Champion, ou le projet Perseus à l'Uni-

25. Wolfgang Iser, *The Implied Reader. Patterns of Communication in Prose Fiction from Bunyan to Beckett*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1974.

versité Tufts sont-ils construits²⁶ ? Je dresse dans ce qui suit une liste possible de questions qui, examinées de façon systémique — par systémique, je veux dire étudiées comme fonctionnant en système ouvert — me paraissent susceptibles de permettre l'édification d'une image concrète et précise des enjeux et promesses de la remédiation électronique croissante de nos corpus et outils de travail littéraires. Je milite donc en faveur de l'inclusion dans le champ de l'histoire littéraire du *matériel*, du *technique* et de l'*économique*, en plus du social et du culturel.

À quels choix culturels, à quels intérêts de groupe, à quelles exigences économiques, correspond la décision de produire la ressource électronique qu'est un CD-ROM ou un site Web ? Quel sera son public-cible ? Quelles communautés d'intérêt vont intervenir et être influents dans le processus de sa fabrication, de sa « construction » ?

Comment s'est opérée l'acquisition des textes ? Quels logiciels et quels personnels, quelles compétences techniques ont été mobilisés ? Quel type d'encodage a été choisi pour la masse textuelle ? Quel format de présentation, quel format de sortie, d'impression ?

Quelles compétences spécialisées et quels rapports de travail ont été mis en jeu et établis dans la production ? Quels ont été les contributeurs : auteurs, éditeurs, artistes, programmeurs, dessinateurs d'interfaces, spécialistes en animation (comme on voit, l'auteur n'est qu'un contributeur ! J'ai pris l'exemple ici d'une œuvre classique, du CD-ROM Montaigne ou Rabelais, mais dans la production d'un auteur contemporain, l'auteur ne pourrait pas être plus que l'originateur du matériau de base, et éventuellement un conseiller, comme il l'est parfois dans la production des films) ?

La culture d'entreprise, les rapports personnels dans l'équipe de production ont-ils influé sur le choix des fonctionnalités, par exemple par le jeu des compétences et des connivences ? La production multimédia ou Web professionnelle est connue pour être une entreprise essentiellement collective. Étudier le développement multimédia ou Web en termes de collaboration (c'est-à-dire aussi les luttes de pouvoir, les ambiguïtés, les alliances, etc.) permet de serrer de plus près la texture émotionnelle (et décisionnelle) du travail. Les programmeurs réduisent le multimédia à un monde précis de pixels, de chiffres et d'instructions exécutables ; les artistes, les animateurs pensent en termes

26. On trouvera une description similaire appliquée au cas de l'*Encyclopaedia Britannica*, dans l'article de l'un de ses éditeurs, Alex Soojung-Kim Pang, « Hypertext, the Next Generation. A Review and Research Agenda », dans la revue en ligne *First Monday*, vol. III, n° 11, novembre 1998 : <http://www.firstmonday.dk/issues/issue3_11/pang/index.html>.

de plan de scénarisation ; les dessinateurs d'interfaces, en termes d'architecture de contenus, de page-écrans, de *look and feel*²⁷. Pour ces derniers, le défi est de maintenir un style et une cohérence visuels parmi une collection d'objets qui doivent rester accessibles et unifiés. Quiconque est familier du traitement de texte peut se débrouiller avec un éditeur HTML, mais les formats de base de données, les formats graphiques pour l'affichage, et les outils spécialisés pour les produire et les modifier, *Access* ou *FileMaker*, *Photoshop* ou *Illustrator*, *Shockwave Director* ou *Flash*, *Javascript* et *DHTML*, *Perl*, *Java*, requièrent des connaissances techniques spécialisées, des investissements, et des salaires élevés. La technologie évolue très vite. De nouveaux logiciels, plus performants, plus simples à utiliser, plus riches ou plus souples en fonctionnalités apparaissent régulièrement. Leur parution peut modifier la structure et la chaîne de production multimédias.

Comment le choix s'est-il fait entre les technologies concurrentes ? Comment les textes ont-ils imposé certaines solutions et fonctionnalités techniques, et quelles possibilités techniques, à l'inverse, ont structuré le texte d'une façon nouvelle ? Quelle stratégie d'exploration du corpus a été adoptée ? Quelles étaient les qualifications et la culture des personnes qui ont pris ces décisions ? Quels ont été les critères qui ont limité le corpus, son décor multimédia ? Quelles technologies multimédias ont été choisies, en fonction de quels besoins ? Si par exemple un ensemble multimédia fait un usage intensif de graphiques particulièrement lourds à télécharger, plusieurs solutions peuvent être envisagées : changer le format de la base de données, récrire le code pour accélérer le chargement ou réduire le nombre de requêtes de chargement, réduire enfin la taille des graphiques. Dans ces conditions, la nature des relations entre les groupes de compétence techniques impliqués, la façon dont ils perçoivent l'importance relative des fonctionnalités d'un projet et leurs exigences techniques, leur appréciation personnelle de certains produits, de certaines solutions, tout cela est de nature à influencer sur les éléments composant l'artefact en fabrication.

Quels ensembles logiciels ou de programmation ont été sélectionnés pour la fourniture des fonctionnalités (de recherche, de visualisation, de présentation, etc.) ? L'environnement de programmation est-il

27. *Look and feel* est l'une des expressions usitées quand on parle d'ergonomie des interfaces lors du développement des logiciels, des CD-ROM ou des pages Web. On l'emploie pour décrire l'aspect des interfaces et pour parler du rapport de l'utilisateur à l'écran et au clavier : aspect des pages-écrans, convivialité du rapport entre touches du clavier et fonctionnalités, lors de l'utilisation.

libre de droits commerciaux (*Perl*), faut-il payer des droits pour modifier le code-source du langage de programmation et produire un objet nouveau (*Java*)? Une licence à l'utilisation, ou à chaque livraison, a-t-elle dû être prévue? Les logiciels (moteurs de recherche, *Shockwave*, *Acrobat*, etc.) sont-ils libres de droits ou sous licence? Une pression s'est-elle exercée de la part des fabricants en concurrence? Etc.

La tâche devant nous consiste à faire la synthèse de tous ces éléments, à comprendre comment tout ce qui précède interagit dans la « construction » de l'artefact textuel étudié.



Je crois que c'est dans cette direction que nous pourrions élargir le champ d'analyse de l'histoire littéraire, en gardant à l'esprit que la remédiatisation électronique des textes ne les décontextualise pas, mais plutôt les recontextualise. À l'exemple de ce qui se pratique dans les études sur la technologie et la science, nous devons examiner non la technologie elle-même, qui resterait de toute façon muette à nos investigations, mais le fonctionnement des interactions à l'intérieur de tout le système au sein duquel l'artefact que nous étudions est produit. Ceux parmi nous qui se sont consacrés à l'histoire du livre comprendront vers quoi je tends. Les historiens du livre ont découvert depuis longtemps qu'étudier le monde des imprimeurs, des graveurs, et des libraires pouvait permettre de composer une image de la vie intellectuelle plus intéressante qu'étudier les seuls écrivains (sans compter que c'est une façon d'épargner à ces travailleurs le « mépris » d'une critique ou d'une théorie qui n'apprécie pas la complexité déterminante de l'édition, électronique ou autre!).

Nous n'avons plus à être persuadés qu'il y a une interaction entre technologies et sociétés : la technologie est un puissant vecteur de changement, mais la culture, les intérêts économiques, la politique sont eux aussi capables d'orienter le développement technologique. Les technologies ne sont pas seulement des solutions à des problèmes techniques, elles peuvent être aussi des solutions à des problèmes sociaux. Il faut se détourner du déterminisme technologique, prendre en compte la relativité, la contingence du progrès technologique et ne pas négliger les acteurs : les ingénieurs, les compagnies, les agences gouvernementales, les utilisateurs, les étudiants. Une telle approche nous impose d'essayer de comprendre comment on aboutit à tel choix technologique, comment telle solution technique est définie comme la

meilleure dans le cadre d'un écosystème où il y a beaucoup d'interactions. En théorie, un hypertexte est, nous l'avons vu, un éther de communication instantanée entre une infinité de textes et de données, un réservoir inépuisable, hyperfluide, redistribuable et reproduisible à merci, dématérialisé, « désubstancié », mais cela n'est vrai qu'en théorie. C'est une abstraction qui n'a même pas de réalité au niveau de la pure électronique. En fait, la réalité des nouveaux médias, CD-ROM, DVD ou sites Web, est une réalité qui, pour être numérique, est très matérielle. Elle est faite de textes certes, mais aussi d'images JPEGs et GIFs, de clips cinématographiques en format *QuickTime*, de fichiers audio, de fichiers vidéo *Real*, MPEG ou autres, et tous ces objets nécessitent des compétences à la création et des manipulations à l'utilisation. Quiconque a essayé d'ouvrir un fichier de traitement de texte avec un autre logiciel que celui dans lequel il a été créé, ou d'ouvrir un fichier Macintosh sur un PC, ou de convertir l'un dans l'autre sait que l'électronique n'est pas une simple et vaste mer infinie de zéros et de uns. En fait, les hypertextes électroniques sont tout à fait prisonniers de la matière : non pas de la page imprimée cette fois, mais des formats d'encodage, et de leurs incompatibilités, et les dispositifs électroniques de structuration des données. Ceux-ci sont à leur tour tributaires des aléas de la compétition qui est le mode de fonctionnement de l'économie libérale. Les contenus multimédias dépendent en réalité plus intimement des questions de design et de programmation que des textes qu'ils enluminent. La relation entre contenus, programmation et objets multimédias est très flottante et difficile à prévoir ; elle est déterminante autant dans la réalisation d'un artefact que dans la compréhension des forces qui le structurent.

Comme l'explique Richard Grusin, en conclusion de son article, si nous voulons comprendre ce qu'il y a de nouveau et de différent dans la médiatisation *électronique* des textes, que nous avons essayé de cerner dans cet article, il faut que nous rebâtissions le réseau matériel, technique, culturel et économique qu'elle met en œuvre (comme je l'ai fait dans ma liste de questions) et que nous observions comment ce réseau fait jouer un « espace social hétérogène de pratiques culturelles, linguistiques et techno-scientifiques ». Il faut que nous décrivions en termes historiques et ethnographiques comment le texte électronique circule dans cet espace social hétérogène, ce qu'il détermine, inscrit, met en branle. Et nous pouvons avoir confiance, alors, qu'en observant cette circulation du texte électronique parmi ces réseaux hétérogènes, nous serons à même de comprendre que ce qu'il y a de remarquable dans le

texte électronique, ce n'est pas sa dématérialisation, mais plutôt son pouvoir de fédérer une telle diversité de forces matérielles, culturelles et techniques²⁸.

Est-ce une gageure que de vouloir écrire l'histoire littéraire de cette façon trans- et pluridisciplinaire à l'âge électronique ? Est-il utopique de vouloir inclure dans le champ de l'historien du littéraire des matériaux aussi hétérogènes que le matériel et le technique, en plus du social, de l'économique et du politique ? Est-ce dénaturer la spécificité de l'objet littéraire qui est au centre du travail de l'historien que d'observer comment sa matérialité est façonnée par des pratiques techniques et des contextes extralittéraires ? Il me semble au contraire qu'à l'âge numérique, inclure le technique dans nos études est désormais au cœur du travail de l'historien de la nouvelle république informatisée des lettres et, parmi les avenues de recherche possibles, l'une des plus prometteuses qui s'offre à lui au seuil du nouveau siècle. Son travail n'est pas seulement de produire une histoire des textes, des œuvres, de leurs formes, de leur succession, disparition ou invention et de leurs utilisateurs, mais une vraie histoire culturelle et anthropologique du littéraire, avec toutes les catégories d'actants interagissant dans sa transmission, personnes, institutions, moyens, techniques, et pas seulement les auteurs, les lecteurs et leurs milieux social, économique et politique. De même que les médiévistes trouvent utiles de se munir d'une histoire de la noétique pour mieux saisir l'instrumentalité de la langue dans l'articulation des concepts ; de même qu'un Anthony Grafton ne dédaigne pas d'entrer dans les études d'avoués et les cours de justice pour expliquer la transmission culturelle à la Renaissance ; de même qu'un Jean Mesnard plonge dans le Minutier central des notaires de Paris pour nous renseigner sur Port-Royal et Pascal, de même nous ne devons pas hésiter à entrer dans les ateliers de production multimédia, chez les fabricants de logiciels, chez les fournisseurs de services réseaux, et dans les instituts de recherche où s'inventent et s'expérimentent les façons d'échanger et de communiquer qui se généralisent et modifient nos manières de travailler.

Les spécialistes des différentes disciplines et périodes historiques sont quasi unanimes à reconnaître la richesse et les vertus de l'approche culturelle de l'histoire²⁹. Concevons-la large. Tenter de montrer le rôle

28. Richard Grusin, *loc. cit.*, p. 483.

29. Sans compter ses avantages connus sur l'histoire des idées et l'histoire des mentalités.

que jouent désormais le technique, l'informatique, la mise en réseaux et les installations de télécommunication dans les humanités et spécifiquement les études littéraires, c'est tout simplement donner leur juste place aux opérations qui rendent disponibles nos textes, nos manuels, nos corpus littéraires, autrement dit nos outils de travail. Je crois que les littéraires ne doivent pas laisser à d'autres spécialistes le soin de réfléchir à leurs nouvelles pratiques et de penser l'évolution de la spécificité des études littéraires au seuil d'un virage qui se fait lentement mais inexorablement vers une médiatisation numérique croissante. Nous devons nous-mêmes penser et bâtir l'anthropologie des études littéraires.

Lectures suggérées

Liste des périodiques spécialisés où se poursuit une discussion sur les hypertextes et l'écriture électronique :

Academic Computing

College Composition and Communication

Computers and Composition

Configurations, A Journal of Literature, Science and Technology

Educational Research

Hypermedia

Journal of Advanced Composition

Literacy and Computers

Literacy Online

Reader

Social Science Computer Review

Writing on the Edge

New Literary History et *Mosaic* publient occasionnellement des dossiers sur les nouveaux médias et les matérialités de la littérature.

On trouvera ci-dessous, outre la bibliographie de l'article, un certain nombre d'ouvrages complémentaires intéressants qui dépassent le cadre de cet article, mais que j'ai consultés et trouvés utiles.

AARSETH ESPEN, J., *Cybertext : Perspectives on Ergodic Literature*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1997.

ABBATE, Janet Helen, « From ARPANET to INTERNET : a History of ARPA-sponsored Computer Networks, 1966-1988 », Philadelphia, University of Pennsylvania, 1994.

- BALPE, Jean-Pierre, Alain LELU et Saleh IMAD, *Hypertextes et hypermédias*, Paris, Hermès, 1995.
- BIRKETS, Sven, *The Gutenberg Elegies: the Fate of Reading in an Electronic Age*, New York, Ballantine Books, 1994.
- BOLTER, Jay David, *Writing Space: The Computer, Hypertext and the History of Writing*, Hillsdale, Lawrence Erlbaum Associates, 1991.
- BOLTER, Jay David et Richard GRUSIN, « Remediation », *Configurations: A Journal of Literature, Science and Technology*, vol. IV, n° 3, 1996, p. 311-38.
- , *Remediation: Understanding New Media*, Cambridge, MIT Press, 1999.
- BRETON, Philippe et Serge PROULX, *L'explosion de la communication: la naissance d'une nouvelle idéologie*, Paris/Montréal, La Découverte/Boréal, 1989.
- CASTELLS, Manuel, *End of Millenium, The Information Age: Economy, Society and Culture*, III, Oxford, Blackwell, 1998.
- , *The Power of Identity, The Information Age: Economy, Society and Culture*, II, Oxford, Blackwell, 1997.
- , *The Rise of the Network Society, The Information Age: Economy, Society and Culture*, I, Oxford, Blackwell, 1996.
- CHARTIER, Roger, *Forms and meanings: Texts, performances, and Audiences from Codex to Computer*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1995.
- Colloque Hypertext '89, *Hypertext '89 Proceedings*, November 5-8, Pittsburgh, PA, New York, Association for Computing Machinery, 1989.
- DEBRAY, Régis (dir.), *Les cahiers de médiologie*, Paris, Gallimard, 1997.
- , « Histoire des quatre M », *Cahiers de Médiologie*, n° 6, 1998, p. 7-24.
- , *Manifestes médiologiques*, Paris, Gallimard, 1994.
- , *Transmettre*, Paris, Odile Jacob, 1997.
- DELANY, Paul et George P. LANDOW (dir.), *Hypermedia and Literary Studies*, Cambridge, MIT Press, 1991.
- DOSS, Phillip E., « Traditional Theory and Innovative Practice: The Electronic Editor as Poststructuralist Reader », dans Richard FINNERAN (dir.), *The Literary Text in the Digital Age*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1996.
- ECO, Umberto, *Lector in fabula: le rôle du lecteur ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset, 1985.
- EISENSTEIN, Elizabeth L., *The Printing Press as an Agent of Change: Communications and Cultural Transformations in Early Modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 1979.
- , *The Printing Revolution in Early Modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983.

- FEBVRE, Lucien et Henri-Jean MARTIN, *L'apparition du livre*, Paris, Albin Michel, 1958-1971.
- FERRAND, Nathalie (dir.), *Banque de données et hypertextes pour l'étude du roman*, Paris, PUF, 1997.
- FINNERAN, Richard J. (dir.), *The Literary Text in the Digital Age*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1996.
- GAGGI, Silvio, *From Text to Hypertext: Decentering the Subject in Fiction, Film, the Visual Arts, and Electronic Media*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1997.
- GOODY, Jack, *La raison graphique*, Paris, Minuit, 1978.
- GRUSIN, Richard, « What Is an Electronic Author? Theory and the Technological Fallacy », *Configurations: A Journal of Literature, Science and Technology*, vol. II, n° 3, 1994, p. 469-483.
- HALL, Steven, « Literature Online — Building a Home for English and American Literature on the World Wide Web », *Computers and the Humanities*, n° 32, 1998, p. 285-301.
- HAVELOCK, Eric A., *Harold A. Innis: a Memoir; with a Preface by H. Marshall McLuhan*, Publications of the Harold Innis Foundation, 2, Toronto, Harold Innis Foundation, Innis College, University of Toronto, 1982.
- , *The Literate Revolution in Greece And Its Cultural Consequences*, Princeton, Princeton University Press, 1982.
- , *The Muse Learns to Write: Reflections on Orality and Literacy from Antiquity to the Present*, New Haven, Yale University Press, 1986.
- , *Preface to Plato*, Cambridge, The Belknap Press of Harvard University Press, 1994.
- HEIDEGGER, Martin, « La question de la technique », dans *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, 1958, p. 9-48.
- HOCKEY, Susan, « Creating and Using Electronic Editions », dans Richard FINNERAN (dir.), *The Literary Text in the Digital Age*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1996, p. 1-22.
- INNIS, Harold Adams, *The Bias of Communication*, Toronto, University of Toronto Press, 1991.
- , *Empire and Communications. Belt Lectures on Imperial Economic History [1948]*, Oxford, Clarendon Press, 1950.
- , *The Press; A Neglected Factor In The Economic History of the Twentieth Century. Stamp Memorial Lecture; 1949*, London, Athlone Press, 1949.
- JOHNSON, Steven, *Interface Culture: How New Technology Transforms the Way We Create and Communicate*, New York, Harper Collins, 1997.

- JOYCE, Michael, « New Stories for New Readers : Contour, Coherence and Constructive Hypertext », dans Ilana SNYDER (dir.), *Page to Screen : Taking Literacy into the Electronic Age*, Londres, Routledge, 1998, p. 163-82.
- , *Of Two Minds : Hypertext Pedagogy and Poetics*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1995.
- KILGOUR, Frederick, *The Evolution of The Book*, Oxford, Oxford University Press, 1998.
- LANDOW, George P. (dir.), *Hyper/Text/Theory*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1997.
- , *Hypertext 2.0*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1997.
- , *Hypertext : the Convergence of Contemporary Critical Theory and Technology*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1992.
- LANDOW, George P. et Paul DELANY, *The Digital Word : Text-Based Computing in the Humanities*, Cambridge, MIT Press, 1993.
- LANHAM, Richard A., *The Electronic Word : Democracy, Technology, and the Arts*, Chicago, University of Chicago Press, 1993.
- LATOUR, Bruno, *Nous n'avons jamais été modernes : essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte, 1997.
- , « On Technical Mediation : Philosophy, Sociology, Genealogy », *Common Knowledge*, vol. III, n° 2, 1994, p. 29-64.
- , *La science en action*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1995.
- LAURETTE, Pierre, *Lettres et Technè : Informatique, instrumentations, méthodes et théories dans le domaine littéraire*, Montréal, Balzac, « L'univers des discours », 1993.
- LÉVY, Pierre, *Cyberculture (Rapport au Conseil de l'Europe)*, Paris, Odile Jacob, 1997.
- , *L'intelligence collective : pour une anthropologie du cyberspace*, Paris, La Découverte, 1997.
- , *La machine Univers : création, cognition et culture informatique*, Paris, La Découverte, 1987.
- , « La place de la médiologie dans le trivium », *Les cahiers de médiologie*, n° 6, 1998, p. 43- 60.
- MARCHAND, Philip, McLuhan, *The Medium and the Messenger*, Cambridge, MIT Press, 1998.
- MARTIN, Henri-Jean, *Histoire et pouvoirs de l'écrit*, Paris, Albin Michel, 1996.
- McCARTY, Willard, « What is humanities computing? Toward a definition of the field », 1998. <<http://ilex.cc.kcl.ac.uk/wlm/essays/what/>>.

- McLUHAN, Marshall, *La galaxie Gutenberg. La genèse de l'homme typographique*, Montréal, HMH, 1967.
- , *The Mechanical Bride: Folklore of Industrial Man*, Boston, Beacon Press, 1951.
- , *Pour comprendre les médias. Les prolongements technologiques de l'homme*, Montréal, HMH, 1968.
- McLUHAN, Marshall et Edmund S. CARPENTER, *Explorations in Communication, An Anthology*, Boston, Beacon Press, 1960.
- McLUHAN, Marshall, Quentin FIORE et Jerome AGEL, *The Medium is the Message*, New York, Random House, 1967.
- MERZEAU, Louise, « Ceci ne tuera pas cela », *Les cahiers de médiologie*, n° 6, 1998, p. 27-42.
- MOULTHROP, Stuart, « You Say You Want a Revolution: Hypertext and the Laws of Media », dans AMIRAN et UNSWORTH (dir.), *Essays in Post-modern Culture*, New York, Oxford University Press, 1993, p. 69-94.
- MURRAY, Janet H., *Hamlet on the Holodeck: The Future of Narrative in Cyberspace*, New York, The Free Press, 1997.
- NELSON, Theodor Holm, *Literary Machines 93.1*, Sausalito, Mindful Press, 1993.
- NUNBERG, Geoffrey (dir.), *The Future of the Book*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1996.
- O'DONNELL, James J., *Avatars of the Word: from Papyrus to Cyberspace*, Cambridge, Harvard University Press, 1998.
- ONG, Walter J., *Orality & Literacy: the Technologizing of the Word*, Londres, Routledge, 1982.
- , *Ramus: Method, and the Decay of Dialogue; from the Art of Discourse to the Art of Reason*, Cambridge, Harvard University Press, 1958.
- PANG, Alex Soojung-Kim, « Hypertext, the Next Generation: A Review and Research Agenda », *First Monday*, vol. III, n° 11, 1998. <http://www.firstmonday.dk/issues/issue3_11/pang/index.html>.
- PARRY, Milman, *L'épithète traditionnelle dans Homère*, Paris, Les Belles Lettres, 1928.
- PORTER, David (dir.), *Internet Culture*, New York, Routledge, 1997.
- RADA, Roy, *Hypertext: from Text to Hypertext*, Londres, McGraw-Hill, 1991.
- SANDHOLTZ, Judith, Cathy HAYMORE RINGSTAFF et David C. DWYER, *Teaching with Technology: Creating Student-centered Classrooms*, New York, Teachers College Press, 1997.
- SERRES, Michel, *La traduction. Hermès III*, Paris, Minuit, 1974.

- SIMONDON, Gilbert, *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, PUF, 1958.
- SNYDER, Ilana, *Hypertext : the Electronic Labyrinth*, New York, New York University Press, 1997.
- , (dir.), *Page to Screen : Taking Literacy into the Electronic Age*, New York, Routledge, 1998.
- STEARN, Gerald E. (dir.), *McLuhan Hot & Cool*, New York, Signet Books, 1969.
- TUMAN, Myron, *Literacy Online : The Promise (and Peril) of Reading and Writing with Computers*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 1992.
- , *Word Perfect : Literacy in the Computer Age*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 1993.
- TURKLE, Sherry, *Life on the Screen : Identity in the Age of the Internet*, New York, Simon & Schuster, 1995.
- UNSWORTH, John, « Electronic Scholarship ; or, Scholarly Publishing and the Public », dans Richard FINNERAN (dir.), *The Literary Text in the Digital Age*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1996, p. 233-243.
- , « Some Effects of Advanced Technology on Research in the Humanities », dans Lawrence DOWLER (dir.), *Gateways to Knowledge : The Role of Academic Libraries in teaching, learning, and research*, Cambridge, MIT Press, 1997, p. 81-92.
- VALLÉE, Jacques, *The Network Revolution : Confessions of a Computer Scientist*, Berkeley, And/Or Press, 1982.
- VUILLEMIN, Alain, *Informatique et littérature (1950-1990)*, Paris/Genève, Champion/Slatkine, 1990.